

Henri WAQUET. — *Art breton*, édition entièrement renouvelée. Paris-Grenoble, Arthaud, 1960. Petit in-4°, 192 p., 284 héliogravures, carte.

Il n'y a plus à faire l'éloge du livre de Henri Waquet devenu un classique de l'histoire de l'art breton. La première édition qui comptait deux volumes remonte à 1933. Celle-ci, grâce à un papier moins épais et à la suppression de planches d'aquarelle hors-texte, condense en un volume une matière aussi substantielle. Les corrections révèlent l'attention avec laquelle le texte a été tenu au courant des travaux plus récents. Par exemple l'école de Pontcroix est promue du roman au gothique et l'invention des chevets à pignons multiples reconnue à Philippe Beaumanoir, grâce aux travaux de M. René Couffon. Une nouvelle division fait apparaître des chapitres sur les châteaux, sur la décoration (peinture, vitraux, orfèvrerie, céramique), ainsi que sur le mobilier, dont le contenu est en grande partie neuf. D'autres additions non moins heureuses émaillent le livre (sur le fer forgé, p. 121, sur les sacristies, p. 146). Sans annuler les éditions précédentes, celle-ci vient opportunément les enrichir et sera la bienvenue.

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.

Francis GOURVIL. — *Théodore-Claude-Henri Hersart de La Villemarqué (1815-1895) et le « Barzaz-Breiz » (1839, 1845, 1867). Origines, éditions, sources, critique, influences.* Thèse pour le doctorat d'Université (Faculté des lettres de Rennes). — Rennes, imp. Oberthür, 1960. In-8°, vi-610 pages, portrait.

Brillamment soutenue, cette thèse fait honneur à la ténacité de son auteur comme à la sagacité de sa recherche, non moins qu'à son aptitude à présenter agréablement son sujet. Divisé en courts chapitres, muni d'une table détaillée, le livre se lit et se manie avec commodité.

Pour le fond de la thèse, celle de l'authenticité du *Barzaz Breiz*, je pense que tout le monde est d'accord. La part du poète français dans le *Barzaz* est majeure. On ne peut pas croire qu'il n'ait rien recueilli et tout inventé, on ne peut pas croire non plus qu'il ait été un scrupuleux transcritteur. Dès 1838, alors qu'il présentait son manus-

crit à l'officiel Comité historique de la langue et de la littérature française, il se heurtait à un refus motivé sur ce que l'on se méfiait d'un nouveau Mac-Pherson. Cette suspicion ne s'est pas dissipée et, à partir des congrès de 1867 et de 1872, sous l'impulsion de d'Arbois de Jubainville, à Paris, de Luzel et de Le Men, en Basse-Bretagne, la lumière s'est faite. Ce qui, peut-être, a prolongé sinon aigri le débat, c'est l'attitude de La Villemarqué. Reconnaissons que ce grand poète était complètement dépourvu de l'esprit scientifique, tel que l'ont compris après lui les éditeurs de textes. Il a cru, du moins c'est mon opinion, qu'il avait le droit de remanier librement une matière qui lui était livrée informe. Comme le potier traite l'argile, comme certains architectes ont traité les monuments historiques, il a pensé que son génie l'autorisait à rétablir les choses telles qu'elles auraient dû être en se conformant à son idéal. Son idéal, c'était le rêve nostalgique de Bretons transplantés à Paris, c'était celui de toute l'ambiance française vibrant au spectacle de l'indépendance de la Grèce, de l'émancipation de la Belgique, s'apitoyant sur le sort des Irlandais, sur celui de dix mille Polonais fuyant leur patrie opprimée. Entre cet état de pensée et la stricte méthode d'un d'Arbois de Jubainville, il n'y avait pas de commune mesure. Deux générations successives ne parlaient pas la même langue. Il y a là, pensons-nous, l'explication du silence gardé par le poète. Il savait, il sentait que jamais sa manière de faire ne serait comprise, encore moins approuvée, et que des discussions, en l'acheminant à une déroute certaine, ne feraient qu'envenimer le conflit. Ainsi interprété, son silence n'est pas un dédain, il est humble et il a sa grandeur. Il a du moins, et ceci ne sera pas contesté, permis une noble réconciliation entre La Villemarqué, Luzel et Le Men.

Il reste que le patriotisme breton de La Villemarqué en mainte page de son maître livre emprunte un ton agressif à l'égard de la France. Sans doute, dans leurs rapports avec les Bretons, les Français ne se sont pas toujours comportés comme des anges. Mais en réduisant ces contacts à des heurts hostiles et haineux, on mutile les faits ou, pour mieux dire, on dénature totalement l'histoire. Que La Villemarqué ait ainsi fourni des armes aux séparatistes du

vingtième siècle, cela n'est pas niable, mais il faut admettre, d'autre part, que la pensée de La Villemarqué, si elle se complaisait dans des mirages héroïques, ne sortait pas du plan littéraire et que ni une parole ni un acte de lui ne pourraient servir de prétexte à une campagne anti-française.

En creusant minutieusement et d'une manière qui semble exhaustive, cette question de l'authenticité du *Barzaz Breiz*, M. Gourvil a laissé de côté celle du talent de l'écrivain, souffle puissant, de l'aveu de tous. Pourtant, M. Gourvil reconnaît, mais brièvement, que ce poète bien doué a ouvert la voie à des études inconnues avant lui et que le *Barzaz Breiz* a été le point de départ d'une renaissance littéraire bretonne et de l'épuration de la langue. En somme, si l'on renonce à voir en La Villemarqué l'éditeur de poèmes antiques, on doit saluer en lui un des plus séduisants bardes de l'époque romantique.

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.

MOREAU (Chanoine Jean). — *Mémoires sur les guerres de la Ligue en Bretagne*, publiés par Henri Waquet. Nouvelle édition enrichie d'une annotation et d'un index alphabétique. Quimper, Archives du Finistère, 4, rue du Palais, 1960. In-8°, xx-315 pages (Archives historiques de Bretagne, n° 1). Prix : 12 NF.

Notre Société a été heureuse d'accorder son patronage à la nouvelle édition des célèbres *Mémoires* du chanoine Moreau sur la Ligue en Bretagne et particulièrement en Cornouaille. Certes, l'ouvrage a déjà été édité en 1836 et en 1857 par Le Bastard de Mesmeur, mais presque sans notes. Depuis lors, l'érudition a fait des progrès et l'on pouvait munir ce précieux écrit d'une annotation incomparablement plus dense. C'est ce qu'avait compris notre regretté confrère Henri Waquet quand il entreprit de doter ce texte, suivant les méthodes modernes, des précisions historiques qu'il requiert sur les événements relatés ainsi que sur les personnages et les lieux cités.

Le travail de M. Waquet, laissé par lui inédit, a pu être publié grâce à l'activité dévouée des deux archivistes qui lui ont succédé à la direction du grand dépôt finistérien :